

JACQUES SILHOL

(Promotion 1912-1913)

NOTICE PAR M. JEAN-PAUL COULON

C'est avec une émotion profonde que j'ai à évoquer la physionomie de mon ami Jacques Silhol.

Il appartenait à une vieille famille protestante.

Il était grand, fort, de large carrure, conservant sous son physique élégant d'homme du monde, la robustesse des montagnards cévenols dont il descendait.

Son regard était droit, sa poignée de main ferme.

Son extérieur, involontairement un peu froid, déroutait ceux qui ne le connaissaient pas. Son désir d'affabilité n'arrivait pas à triompher chez lui d'une sorte de pudeur huguenote à ne pas se livrer à d'autres qu'à ceux qu'il avait choisis pour amis.

La rigidité morale était le trait dominant de ce noble caractère.

Jamais la vilénie d'une pensée mesquine n'est venue l'effleurer.

La loyauté lui apparut toujours comme une chose si naturelle et si facile que l'expérience de la vie ne put jamais le déshabituer de la supposer chez les autres; mais lorsqu'il reconnaissait s'être trompé, il était intransigeant dans son mépris : « Faire bonne figure à ceux qui manquent de conscience, ce serait, disait-il, être leur complice. » Il avait en lui tout un atavisme d'irréductibles.

Il était profondément bon. Sous ses dehors fermés, il

cachait une générosité dont il ne savait pas discuter les premiers élans, et qu'il aurait parfois poussée jusqu'à la naïveté, tant il était remué par le récit d'une infortune.

Il possédait l'intelligence la plus large et la plus solide, qu'il avait patiemment cultivée.

Après avoir fait sa rhétorique supérieure à Condorcet, il avait passé sa licence d'histoire, le diplôme de l'École des Sciences politiques, le doctorat en droit.

De ces études, il conservait, avec le souci de l'élégance littéraire, l'amour des idées générales. Il était épris de la culture pour elle-même et non comme d'un moyen de triompher des autres dans la concurrence de la vie.

Il eût désiré se consacrer, d'une façon désintéressée, à rechercher, dans l'histoire, la source des grands problèmes sociaux qui le passionnaient.

Notre profession qui lui fut conseillée — je dirais presque imposée — par la sagesse paternelle, ne le conquit que lorsqu'il eut reconnu combien elle était compatible avec ses goûts d'intellectuel et de lettré.

Ce fut en 1908 qu'il se fit inscrire au barreau, et, de suite, il chercha, par une discipline sévère, à se former en artiste à la façon de bien dire. J'entends encore, soit à la Demolombe, où il était assidu, soit à la Conférence du stage, cette éloquence élevée, noble, riche en pensées.

Il aimait « la manière du discours français, avec son plan logiquement ordonné, ses transitions savamment ménagées, la clarté qu'y apporte, d'une part, la référence aux idées générales, et de l'autre, l'emploi d'une langue limpide où la propriété des termes s'accorde à la fois avec une élégance discrète et les éclats de la force ». « Que l'on ne croie pas, disait-il, qu'il y ait dans cette manière une afféterie d'école un peu désuète et quelque recherche d'une formule artificielle de penser et de parler; c'est à vrai dire, moins une manière qu'une règle que l'esprit s'impose à lui-même pour communiquer à autrui ses intuitions les plus pénétrantes et ses conceptions les plus personnelles. »

(Rapport à la Conférence des Avocats sur le sujet à discuter le 12 avril 1913.)

Il fut troisième secrétaire de la Conférence du Stage de 1912 à 1913.

Évoquerai-je cette année de conférences où il fut mon camarade? Quelle affection régnait entre nous dans ces déjeuners, qui, chaque samedi, suivant la tradition, nous rassemblaient chez Laperouse. Heureux du présent, confiants dans l'avenir, nous nous abandonnions à la gaieté de notre jeunesse. Avec quelle intensité avons nous vécu alors! Et pourtant, nous étions à la veille de l'horrible drame dans lequel allaient succomber cinq sur douze d'entre nous, si pleins de force et d'espoir.

Le dernier rapport qui fut lu à la Conférence cette année-là, le fut par Jacques Silhol. Il ne devait plus prendre la parole en public. Est-ce par un pressentiment de sa destinée, que s'adressant à ceux qui bientôt allaient être appelés à nous succéder dans nos fonctions éphémères, il leur disait : *Ave filii, morituri vos salutant!* Ceux qui vont mourir vous saluent! »

La guerre éclate.

Silhol, dès le premier jour, part comme lieutenant de réserve au 256^e régiment d'infanterie.

Le voilà dans les Vosges. Le voilà en Artois.

Son régiment est au premier rang du carnage et, lui, est au premier rang de son régiment.

La fermeté de son attitude ne se dément pas un instant, et pourtant, pour s'adapter brusquement aux cruelles nécessités de son métier de soldat, quelle lutte émouvante ne doit-il pas soutenir contre son idéalisme et sa sensibilité?

Il avait prévu la guerre, mais sans en soupçonner l'horreur. Par quel effort constant du raisonnement, au sortir de ces tueries qui le bouleversaient au plus profond de son être, ne doit-il pas dompter les révoltes de son cœur?

Écoutez en quels termes il s'épanche de sa tristesse auprès de sa mère, il lui écrit :

J'ai l'âme envahie d'un véritable désespoir de vivre au contact de toute cette misère, de toute cette barbarie. Il me faut toutes les raisons que j'ai ruminées depuis plusieurs années en prévision de ce conflit et l'espoir de vous revoir pour me donner le courage de traverser ces horreurs, sans chercher la première occasion de me faire tuer pour ne plus voir cela. Moi qui aurait tant voulu répandre le bien et l'amour autour de moi, être condamné de vivre cette vie de haine et de destruction !

Le même cri généreux revient dans toutes ses lettres :

Si je souhaite vivre jusqu'au bout de ce cauchemar, dit-il encore, c'est parce que je crois de toutes les forces de mon être qu'un ordre nouveau lui succédera, d'où les atrocités que nous vivons seront bannies. Illusion peut-être, mais comme le disait Socrate, c'est tout de même une belle illusion !

Mais de ces luttes intérieures, Silhol ne s'ouvrait qu'auprès des siens. Il n'en laissait rien paraître au dehors, dans l'accomplissement de son devoir de soldat.

« Il était toujours gai et de bonne humeur, écrivait son commandant, acceptant sans se plaindre les ennuis et les fatigues de chaque jour. » Quelle beauté, quand on soupçonne la force d'âme auquel il est dû, dans son courage souriant, par où il s'efforçait de donner l'exemple. Il fut, sans défaillances, un admirable officier. Par ce calme que nous lui avons connu à la barre, et qu'il conserva au feu, il prit sur ses hommes, qui tournaient leur regard vers lui quand l'heure était grave, l'ascendant du chef. Mais leur tendresse était encore plus grande que leur confiance, car, avec cette psychologie instinctive qui existe chez les plus simples des troupiers français, ils l'avaient deviné. Lui les adorait. On peut juger par ce trait de quel cœur il s'était donné à tous ces braves gens. On lui avait proposé un poste à l'état-major de la brigade. « Mes hommes auraient

eu trop de chagrin, écrivait-il. Ils me l'ont exprimé si gement que je ne pouvais les quitter. J'ai refusé. »

Le 14 février 1915, sa compagnie fut désignée au dernier moment et en dehors de son tour, pour soutenir un attaque. Un camarade engagea Silhol à réclamer contre cette désignation : « Oh ! tu sais, lui répondit-il, pour moi un ordre c'est un ordre ! » Quelques instants après il était frappé.

Mais pour vous montrer la beauté sereine de cette mort je veux emprunter, sans y rien changer, le récit des témoignages oculaires.

Voici celui de son caporal, le caporal Cavallier.

Par un temps affreux, nous avons pris position dans la boue jusqu'aux genoux, recevant l'eau glacée sur les épaules et nous sommes restés ainsi abominablement arrosés de balles et de mitrailles pendant vingt-cinq heures. Je ne crois pas que physiquement et moralement il soit possible d'endurer plus que nous avons supporté. Les souffrances physiques ont d'ailleurs été moindres que les autres.

A 10 heures du matin, après une furieuse canonnade de tranchées boches, l'ordre d'assaut a été donné. D'un seul bond les deux compagnies de première ligne sont parties et presque aussitôt, au milieu de la fusillade infernale, le bruit courait :

« Ils sont dedans . »

Au même moment un obus arrivait sur nous, en plein sur ma section, éclatait avec un bruit formidable et nous couvrait de terre et de boue. Abruti par l'explosion, tout en me tâtant je cherchais parmi mes hommes ceux qui avaient pu être touchés. Personne ! et j'étais déjà prêt à lancer une blague et rallumer ma cigarette, lorsque, sur ma gauche, j'aperçus mon commandant de compagnie, un lieutenant dont vous connaissez la famille, Jacques Silhol, fils du général, neveu du conseiller général du Gard, avocat à Paris, étendu sans mouvement dans la tranchée.

Penché sur lui je vis un grand trou dans sa capote, du côté droit, un peu en arrière. Déjà un peu de sang filtrait. Comme nous avons fait, le fourrier et moi, pour transporter ce grand corps — le lieutenant était plus grand que son oncle — éviter le moindre heurt dans le boyau étroit, avec des précautions

infinies. Je ne sais. Nous avons réussi à le glisser dans un trou qui servait d'abri et à l'étendre sur des débris de couverture.

Le malheureux se sentait perdu. Le fourrier partit chercher les brancardiers. Mes hommes suivirent la section qui se portait en avant et je restais seul avec le lieutenant, désespéré de ne pouvoir lui être d'aucun secours, n'ayant pour toutes ressources que quelques gorgées de rhum, vite bues du reste.

Avec une énergie et un courage admirables, il me dit : « Mon pauvre Cavallier, je n'en ai pas pour longtemps. J'ai reçu un coup terrible et je dois avoir la colonne vertébrale atteinte. Voyez, mon bras droit est déjà paralysé. Mes pauvres parents, comme ils vont avoir de la peine. Je vais vous donner leur adresse. Vous leur direz que je suis mort en brave, à mon poste de combat. Prenez les lettres que j'ai dans ma poche; prenez l'argent de la compagnie... Comme je souffre et que la mort est longue à venir. Mettez mes mains sur ma poitrine. Croisez mes doigts. Ma pauvre 22^e. Je vais la quitter. Dites-leur à tous qu'ils étaient pour moi de bons camarades, que je les aimais bien. »

A ce moment la 22^e, par suite d'une fausse manœuvre, revenait en arrière et un des derniers passait en criant : « Les voilà ! Les voilà ! »

Ignorant ce qui se passait, le lieutenant et moi nous eûmes la même pensée : L'attaque a échoué, les Allemands ont contre-attaqué et les nôtres lâchent pied.

« Partez mon pauvre ami, me dit le lieutenant, les larmes plein les yeux, qu'au moins ils ne vous prennent pas. » Et j'étais en train de lui assurer que, quoi qu'il arrive, je ne l'abandonnerais pas, quand la 22^e partit à nouveau en avant. Le malheureux eut encore le courage de sourire à ses hommes, de dire au revoir à quelques-uns, puis le dernier passé, commença à perdre connaissance.

Heureusement pour moi les brancardiers arrivèrent et l'emportèrent (trois quarts d'heure durant j'avais dû le soutenir). J'étais à bout de force et brisé d'émotion. Heureusement pour lui aussi car il ne connut pas le triste résultat de l'attaque.

J'ai appris depuis, dans ce qui reste d'une ferme où nous prenons deux jours de repos que mon pauvre lieutenant était mort. La blessure était énorme, le poumon droit en arrière avait été mis à nu.

Voici maintenant la lettre de son commandant, le commandant Bordeaux, aujourd'hui général :

Je tenais à vous dire moi-même que votre fils est mort en héros. Il nous fut apporté de la tranchée sur une civière. Nous l'entourions tous, désespérés de le voir frappé sans espoir. Il ne voulait pas être plaint, désirant mourir en brave. Il me fit approcher pour me dire tout ce qui devait vous être rapporté. Il souffrait beaucoup. La paralysie le gagnait. Il avait hâte de ne rien oublier. Puis il me remercia. Il eut encore la force de nous sourire en nous disant adieu. Sa seule préoccupation a été la douleur des êtres aimés. »

Si cet héroïsme a tant de grandeur, c'est que loin d'être improvisé, il n'a été chez Silhol que la révélation de son âme. C'était avec cette beauté que devait disparaître ce beau caractère. Sa mort n'est pas seulement émouvante en elle-même, mais parce qu'elle nous enseigne comment il aurait vécu.

La meilleure façon de l'honorer, celle qu'il eût désiré lui-même, sera pour nous de chercher à le suppléer en nous efforçant à des vertus qui, pour lui, étaient si naturelles.

Il est de ceux qui n'auront point disparu tout à fait, puisqu'il laisse à ses amis un souvenir cher, à tous un exemple.